L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 6 SEPTEMBRE 1854.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & COMP.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUPOUR.
E. DUERNEGER. S. HARRY.
No 83, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
MERCREDI MATIN, 6 SEPTEMBRE

LES MOHICANS DE PARIS.

Tous les abonnements nouveaux, faits dans le courant du présent mois, recevront gratuitement, et à titre de prime, les QUATRE PREMIERS VOLUMES des MOHICANS DE PARIS, déjà publiés.

TRAVAIL.

Puisque la politique dort et nous fait des loisirs, puisque le président et le cabinet chercher plus par monts et par vaux, puisque les partis unis en politique de l'Union,—ose attendre d'une certaine trêve qui nous le triste avantage d'être alternativement applaudis et sifflés par le peuple,—tout nous retire au fond de leurs cantons ou de leurs paroisses, puisque Washington ronfle à demeurage, nous pouvons bien faire comme tout le monde et donner momentanément congé au Bulletin et à la Chronique.

Nous saisissons hier quelques-unes des merveilles de l'industrie moderne. L'industrie c'est le travail intelligent et fécond. Disons donc en passant un mot du Travail, cette loi providentielle à laquelle chacun est obligé de se soumettre et qui en absorbant notre existence nous la rend supportable au milieu des déboires et des ingratitudes dont elle se compose. L'immense problème du Travail n'est pas résolu et ne le sera probablement pas de suite. C'est cependant celui qui intéresse le plus l'humanité. Si toutes les forces dont dispose la société étaient dirigées vers un but utile, et elles s'exercent tout au profit de la masse, si elles étaient combinées de façon à produire les résultats les plus complets et les plus avantageux, la pauvreté serait inconnue et chacun aurait dans le bien-être commun une part proportionnée à son labeur et à son intelligence.

Bien des systèmes ont été échafaudés sur cette vaste donnée, mais aucun ne satisfait complètement à la question, on ne peut pas dire qu'ils aient dissipé tous les doutes, détruit toutes les objections, indiqué une voie nouvelle et puissante entrer hardiment la société. Dans la plupart de leurs théories, l'espèce humaine n'est pas celle que tous connaissons : ils la représentent en sous-œuvre après la divinité et en font quelque chose de bâtard et d'absurde qu'ils jugent sérieusement à leurs règles inflexibles.

Laissons-là ces systèmes et bornons-nous à exprimer le vœu que dans la société nouvelle, si jamais elle se réorganise, le travail soit mis à la portée de tout le monde, que chacun soit assuré de la part à laquelle il a légitimement droit, et que la pauvreté n'est pas seulement une cause de pauvreté et de désordres pour l'individu, c'est aussi un désastre social et un obstacle à la fortune publique qui se compose du produit de toutes les forces actives des citoyens.

Les progrès de l'industrie ont beaucoup simplifié le travail et diminué les charges qui pesaient sur l'homme de labeur. Les machines accomplissent la moitié de sa tâche et se chargent des pénibles fonctions qui étaient autre fois obligé de remplir lui même. Un peu de feu et d'eau mis en mouvement les mille rouages de vastes usines, fait remonter les fleuves plus rapides à nos bateaux, bat la moissonnée, fait voler les chariots, le lin et le coton, passe les convois sur les chemins, charge et décharge les navires, imprime le journal, laboure le sol et fauche la récolte.

Ces progrès, chose étonnante, ne se sont pas rencontrés sans de menaces protestations. Les chefs qu'un inventeur offre à la société sont autant nouveaux, il élève contre lui de formidables clameurs et des gens à courte vue le accusent comme le destructeur d'honnêtes industries. Ce sont, pas les machines qui rendent plus nuisible le travail de l'homme; au contraire, elles allègent et multiplient plus elles s'étendent, et c'est dans ce dernier état qu'elles ont le plus d'activité ou chacun est appelé à recueillir le bénéfice de leur travail accompli. Les ouvriers qui autrefois filaient et tissaient si péniblement les étoffes dont nous parlions tout à l'heure, et qui poussé des imprécations contre les nouveaux ouvriers confier à des machines le travail de leurs mains. Ils se voient portés, ruinés, dépouillés, et leur cri d'impuissante rage ne pas tardé à décupler. Mais ces machines qui ont remplacé leurs bras, ils les occupaient des détails et de la direction.

Les hommes de peine ont pensé également que l'industrie était tuée parce que l'application d'un agent étranger les rendait inutiles à un nombre de travaux pénibles. Ils ont cessé de trouver à l'exercice de leurs forces un emploi aussi abrutissant.

Les progrès du travail se multiplieront en raison du développement donné aux forces étrangères que l'industrie est parvenue à placer à son usage. On doit donc applaudir à l'introduction de chaque nouvelle machine qui vient en aide à une partie du travail de l'homme. La Société en général n'en accroît, grâce à l'augmentation de puissance productive qui en résulte, et l'individu participe à la prospérité commune. Que l'on assure seulement à chaque travailleur une part équitable dans le labeur commun et la société aura fait une immense et sérieuse réalisation de cette félicité qui est aujourd'hui un rêve de poète et du novateur enthousiaste.

Nous avons terminé hier le quatrième volume des MOHICANS, et nous publions aujourd'hui les premières livraisons du cinquième. L'intérêt va grandissant à mesure que l'auteur avance dans son œuvre, et le lecteur assistera bientôt au drame le plus émouvant qu'ait jamais vu une ardente et féconde imagination de Dumas. Nous avons entre les mains tout le cinquième et le sixième volume que nous pouvons promettre à nos lecteurs des émotions telles qu'ils n'en ont pas éprouvées depuis longtemps.

Nous parlerons avec mère au haut de nos colonnes que nous offrons les QUATRE PREMIERS volumes des MOHICANS, déjà publiés, en prime à nos nouveaux abonnés.

M. DOWNS.

M. Downs, dont la presse entière a publié la nécrologie, n'est pas mort. C'est du moins ce qu'annonce le *National Intelligencer*. Pour ceux qui ont eu tant d'empressement à le faire passer de vie à trépas? Voilà un petit mystère que l'on devrait bien nous expliquer. La plupart ne se rappelaient à la plupart des Américains du Nord et du Sud a paru si authentique, qu'on prendrait lui même, qu'il n'a pas hésité à donner immédiatement un successeur à M. Downs. Quoqu'il en soit, voici dans quels termes l'*Intelligencer* contredit la funèbre nouvelle :

« Nous apprenons avec joie que le bruit de la mort de l'ex-sénateur Downs, collecteur de la Nouvelle-Orléans, n'est pas fondé. L'erreur, d'après ce que nous avons entendu dire, provient d'une lettre de Downs lui-même. On sait en effet que le président Downs de la marine, vient de quitter le collecteur Downs était parti de la Nouvelle-Orléans pour le Kentucky, d'où il est de retour en bonne santé, et c'est dans ce dernier Etat qu'il a reçu la dépêche qui annonce sa mort. Le président a cru qu'il parlait à ce qui parlait exister en nommant M. Porter, surveyor du port de la Nile Orléans, collecteur en remplacement de M. Downs, et en nommant surveyor de ces estimateurs. Que lera-t-on maintenant? Nous l'ignorons, mais nous supposons que ces fonctions seront rétablies sur le même pied qu'auparavant.

Nous félicitons sincèrement M. Downs sur son retour à la vie, mais nous voudrions savoir ce qu'en pense M. Porter. La bonne nouvelle ne l'a-t-elle pas contrarié et ne gardera-t-il pas rancune à M. Downs de sa rentrée imprévue dans le monde des vivants? C'est décidément un mauvais tour que lui a joué le télégraphe. Voilà un homme que ce brave et excellent M. Porter croyait mort et enterré, qu'il a beaucoup regretté sous n'en doutons pas, qu'il a sans doute bien loué, qui, dont il recueille au milieu de ses satisfactions l'héritage officiel, voilà cet homme qui revient sur la scène et qui en se faisant vivant, ne fait fonctions met à néant toutes les espérances de son successeur de la veille. Il faut avoir aussi que la chute est un peu forte et qu'aux yeux de bien des hommes sérieux, le nommé est compatissants M. Downs ne soit pas excusable. Il ne survivra célèbre a ce, mais il est certain, raisonnable de dire que si ceux que leur a enseigné pleures ressentent la vie, leur présence nous causerait souvent plus de regrets que de joie. M. Porter et l'estimateur comme surveyor sont à même de vérifier l'exactitude de l'aimable axiome posé par cet écrivain.

Le Représentant.—M. Paul Arpin, dont un certain talent, vient d'être adjoint à la rédaction de ce journal. C'est pour le *Republicain* une bonne fortune. M. Arpin est un habile écrivain dont les abonnés de l'*Abeille* ont conservé un agréable souvenir, et nous félicitons nos confrères de New-York d'avoir réussi à s'en attacher.

Navire de guerre.—La corvette américaine *Constitution*, vient d'être mise à l'eau. Ce navire a été construit en partie des pièces de la frégate du même nom qui a accompli tant d'exploits sous les ordres du brave Traxton.

Le Président est en suite ont quitté Washington le mois dernier. M. Pierce se dirigeait vers Cape Springs où il avait l'intention de passer quelques jours. M. Jefferson Davis l'accompagnait.

Condamnation de Carlos Gabriel.—L'agitateur religieux qui s'intitule pape Gabriel vient d'être condamné à Boston à deux ans de prison.

New-York.—Les autorités de New-York tout faire quarantaine à tous les navires qui arrivent de Savannah où sévit en ce moment la fièvre jaune.

TEXAS.

Par un arrivage de Galveston nous avons reçu des journaux de Texas jusqu'au 2 courant. La fièvre jaune régnait encore dans la ville que nous venons de nommer, le nombre des décès s'élevait à quatre ou cinq par jour. On assurait que la maladie venait de faire son apparition à Houston.

Tous détenus de la prison de Houston,—Wiley, Sherman et Williamson,—se sont évadés samedi dernier. Le shérif a pu arrêter de nouveau les deux premiers.

Les cotons sont toujours beaucoup dans quelques comtés par suite d'une sécheresse spéciale.

Les indiens ont commis des déprédations dans le comté de Kerr et volé un nombre considérable de chevaux. Les Américains les ont poursuivis, mais n'ont pu les atteindre.

La fièvre intermittente s'est déclarée dans la vallée de Brazos.

Le mariage a New-York.—La loi sur l'enregistrement des mariages et des naissances qui est en vigueur à New-York depuis le 1er juillet 1853, n'a été que faiblement suivie; les amendes dont sont frappés les membres du clergé et les hommes de loi pour omission d'enregistrement sont trop peu sévères pour engager les sévérité ou abroger le vœu effet à en poursuivre l'application. Aussi les statistiques à ce sujet sont-elles incomplètes et de peu de valeur pour la science ou l'utilité politique; néanmoins elles ne manquent pas d'un certain intérêt. Pendant l'année finissant le 1er juillet 1854, le nombre des mariages enregistrés a été de 6,097. Le décès de 20 ans, 1,311; de 20 à 25, 4,669; de 25 à 30, 3,419; de 30 à 35, 1,500; de 35 à 40, 318; de 40 à 45, 289; de 45 à 50, 110; de 50 à 55, 68; de 55 à 60, 26; de 60 à 65, 22; de 65 à 70, 9; de 70 à 75, 2; de 75 à 80, 1; de 85 à 90, 1; inconnus, 351; dont 150 de couleur et 12,034 blancs.

Célibataires, 10,484; veuf ou veuves, 1,078; divorcé, 1; inconnus, 128.

On compte six mariages entre blancs et gens de couleur; dans chacun de ces cas, le mari était de couleur.

Le plus grand nombre de mariages entre blancs a eu lieu pendant le mois de mai; et ceux entre gens de couleur en janvier.

Si toutes les femmes qui sont mariées étaient dirigées vers un but utile, et elles s'exécutent tout au profit de la masse, si elles étaient combinées de façon à produire les résultats les plus complets et les plus avantageux, la pauvreté serait inconnue et chacun aurait dans le bien-être commun une part proportionnée à son labeur et à son intelligence.

Bien des systèmes ont été échafaudés sur cette vaste donnée, mais aucun ne satisfait complètement à la question, on ne peut pas dire qu'ils aient dissipé tous les doutes, détruit toutes les objections, indiqué une voie nouvelle et puissante entrer hardiment la société. Dans la plupart de leurs théories, l'espèce humaine n'est pas celle que tous connaissons : ils la représentent en sous-œuvre après la divinité et en font quelque chose de bâtard et d'absurde qu'ils jugent sérieusement à leurs règles inflexibles.

Laissons-là ces systèmes et bornons-nous à exprimer le vœu que dans la société nouvelle, si jamais elle se réorganise, le travail soit mis à la portée de tout le monde, que chacun soit assuré de la part à laquelle il a légitimement droit, et que la pauvreté n'est pas seulement une cause de pauvreté et de désordres pour l'individu, c'est aussi un désastre social et un obstacle à la fortune publique qui se compose du produit de toutes les forces actives des citoyens.

Les progrès de l'industrie ont beaucoup simplifié le travail et diminué les charges qui pesaient sur l'homme de labeur. Les machines accomplissent la moitié de sa tâche et se chargent des pénibles fonctions qui étaient autre fois obligé de remplir lui même. Un peu de feu et d'eau mis en mouvement les mille rouages de vastes usines, fait remonter les fleuves plus rapides à nos bateaux, bat la moissonnée, fait voler les chariots, le lin et le coton, passe les convois sur les chemins, charge et décharge les navires, imprime le journal, laboure le sol et fauche la récolte.

Ces progrès, chose étonnante, ne se sont pas rencontrés sans de menaces protestations. Les chefs qu'un inventeur offre à la société sont autant nouveaux, il élève contre lui de formidables clameurs et des gens à courte vue le accusent comme le destructeur d'honnêtes industries. Ce sont, pas les machines qui rendent plus nuisible le travail de l'homme; au contraire, elles allègent et multiplient plus elles s'étendent, et c'est dans ce dernier état qu'elles ont le plus d'activité ou chacun est appelé à recueillir le bénéfice de leur travail accompli. Les ouvriers qui autrefois filaient et tissaient si péniblement les étoffes dont nous parlions tout à l'heure, et qui poussé des imprécations contre les nouveaux ouvriers confier à des machines le travail de leurs mains. Ils se voient portés, ruinés, dépouillés, et leur cri d'impuissante rage ne pas tardé à décupler. Mais ces machines qui ont remplacé leurs bras, ils les occupaient des détails et de la direction.

Les hommes de peine ont pensé également que l'industrie était tuée parce que l'application d'un agent étranger les rendait inutiles à un nombre de travaux pénibles. Ils ont cessé de trouver à l'exercice de leurs forces un emploi aussi abrutissant.

Les progrès du travail se multiplieront en raison du développement donné aux forces étrangères que l'industrie est parvenue à placer à son usage. On doit donc applaudir à l'introduction de chaque nouvelle machine qui vient en aide à une partie du travail de l'homme. La Société en général n'en accroît, grâce à l'augmentation de puissance productive qui en résulte, et l'individu participe à la prospérité commune. Que l'on assure seulement à chaque travailleur une part équitable dans le labeur commun et la société aura fait une immense et sérieuse réalisation de cette félicité qui est aujourd'hui un rêve de poète et du novateur enthousiaste.

Nous avons terminé hier le quatrième volume des MOHICANS, et nous publions aujourd'hui les premières livraisons du cinquième. L'intérêt va grandissant à mesure que l'auteur avance dans son œuvre, et le lecteur assistera bientôt au drame le plus émouvant qu'ait jamais vu une ardente et féconde imagination de Dumas. Nous avons entre les mains tout le cinquième et le sixième volume que nous pouvons promettre à nos lecteurs des émotions telles qu'ils n'en ont pas éprouvées depuis longtemps.

Nous parlerons avec mère au haut de nos colonnes que nous offrons les QUATRE PREMIERS volumes des MOHICANS, déjà publiés, en prime à nos nouveaux abonnés.

M. DOWNS.

M. Downs, dont la presse entière a publié la nécrologie, n'est pas mort. C'est du moins ce qu'annonce le *National Intelligencer*. Pourquoi donc a-t-on mis tant d'empressement à le faire passer de vie à trépas? Voilà un petit mystère que l'on devrait bien nous expliquer. La plupart ne se rappelaient à la plupart des Américains du Nord et du Sud a paru si authentique, qu'on prendrait lui même, qu'il n'a pas hésité à donner immédiatement un successeur à M. Downs. Quoqu'il en soit, voici dans quels termes l'*Intelligencer* contredit la funèbre nouvelle :

« Nous apprenons avec joie que le bruit de la mort de l'ex-sénateur Downs, collecteur de la Nouvelle-Orléans, n'est pas fondé. L'erreur, d'après ce que nous avons entendu dire, provient d'une lettre de Downs lui-même. On sait en effet que le président Downs de la marine, vient de quitter le collecteur Downs était parti de la Nouvelle-Orléans pour le Kentucky, d'où il est de retour en bonne santé, et c'est dans ce dernier Etat qu'il a reçu la dépêche qui annonce sa mort. Le président a cru qu'il parlait à ce qui parlait exister en nommant M. Porter, surveyor du port de la Nile Orléans, collecteur en remplacement de M. Downs, et en nommant surveyor de ces estimateurs. Que lera-t-on maintenant? Nous l'ignorons, mais nous supposons que ces fonctions seront rétablies sur le même pied qu'auparavant.

Nous félicitons sincèrement M. Downs sur son retour à la vie, mais nous voudrions savoir ce qu'en pense M. Porter. La bonne nouvelle ne l'a-t-elle pas contrarié et ne gardera-t-il pas rancune à M. Downs de sa rentrée imprévue dans le monde des vivants? C'est décidément un mauvais tour que lui a joué le télégraphe. Voilà un homme que ce brave et excellent M. Porter croyait mort et enterré, qu'il a beaucoup regretté sous n'en doutons pas, qu'il a sans doute bien loué, qui, dont il recueille au milieu de ses satisfactions l'héritage officiel, voilà cet homme qui revient sur la scène et qui en se faisant vivant, ne fait fonctions met à néant toutes les espérances de son successeur de la veille. Il faut avoir aussi que la chute est un peu forte et qu'aux yeux de bien des hommes sérieux, le nommé est compatissants M. Downs ne soit pas excusable. Il ne survivra célèbre à ce, mais il est certain, raisonnable de dire que si ceux que leur a enseigné pleures ressentent la vie, leur présence nous causerait souvent plus de regrets que de joie. M. Porter et l'estimateur comme surveyor sont à même de vérifier l'exactitude de l'aimable axiome posé par cet écrivain.

Le Représentant.—M. Paul Arpin, dont un certain talent, vient d'être adjoint à la rédaction de ce journal. C'est pour le *Republicain* une bonne fortune. M. Arpin est un habile écrivain dont les abonnés de l'*Abeille* ont conservé un agréable souvenir, et nous félicitons nos confrères de New-York d'avoir réussi à s'en attacher.

Navire de guerre.—La corvette américaine *Constitution*, vient d'être mise à l'eau. Ce navire a été construit en partie des pièces de la frégate du même nom qui a accompli tant d'exploits sous les ordres du brave Traxton.

Le Président et sa suite ont quitté Washington le mois dernier. M. Pierce se dirigeait vers Cape Springs où il avait l'intention de passer quelques jours. M. Jefferson Davis l'accompagnait.

Condamnation de Carlos Gabriel.—L'agitateur religieux qui s'intitule pape Gabriel vient d'être condamné à Boston à deux ans de prison.

New-York.—Les autorités de New-York tout faire quarantaine à tous les navires qui arrivent de Savannah où sévit en ce moment la fièvre jaune

Imprimerie de l'Abeille, 83, rue de Chartres.

Les abonnés de l'Abeille qui ne reçoivent pas le journal, sont priés de le faire savoir à l'imprimerie